

**EMERY**  
**UHINDU-GINGALA GINGANJ**

**Opuscule**  
Poésies et Proses.

**Esther**, tendre épouse, l'aveu de l'homme qui ne se grandit que de l'amour qu'il voue à sa femme, cet homme, loin de ne se satisfaire que d'être aimé, prie la femme qu'elle sache que de lui, d'abord, elle est aimée...

Esther,

Tous mes enfants témoignent

Qu'ainsi que la terre, tu es la plus prodigue des mères

Chaque année nous t'offrons pétale après pétale

Voici aujourd'hui la fleur à nu

Tiens le bouquet que nous tenions caché dans le dos

Nous ne compterons plus l'amour que nous te portons

Emery G.

## **POUR CE JOUR-LÀ**

Des lendemains qui enchantent ce ne sera peut-être jamais demain  
D'être roi : qui a rêvé détenir telle couronne entre ses mains ?  
Pour le reste l'homme pense qu'il peut s'il veut  
À nos enfants on dit qu'il suffit de faire un vœu  
Que le monde est à leurs pieds, au-dessus le ciel seulement  
Un avis reçu d'Éloi mon père, mais pour tous ses enfants  
C'est par la foi que je persiste et que je signe  
Pour demain matin peut-être qu'enfin je serai digne  
D'élever ma femme, oui je paierai cher  
Pour mettre enfin une couronne sur la tête d'Esther

*Que m'importe le jour?  
Que m'importe le monde?  
Je dirai qu'ils sont beaux  
Quand tes yeux me l'auront dit*

Alfred de Vigny, *Les Destinées*

## MADAME

Ceci ne vient pas du cœur  
Que je m'en veuille de ne t'avoir que là  
Or donc je n'ai de lieu digne que tu y siègeât  
Madame tu portes mon projet  
Vers l'idéal  
Que souvent tu frôles  
De tes yeux si beaux  
Si grand ouverts sur nous

Orfèvre, voici mes infirmités  
Tu as tant à réparer  
Mon être disloqué  
A ta promesse va claudiquant  
Il n'y a pas d'autre façon  
La voie, la seule  
« Tu es ma chair et mon sang »  
Que tu m'as laissée dire de toi

Et ce n'est que moi ma dame,  
Qui ainsi t'aime  
Je le jure ma femme  
Et que Dieu daigne  
Te prêter mon âme  
Si j'économise mes armes  
Au moment d'honorer tes charmes  
Dieu sait ma flamme  
Même quand je m'emporte et blâme  
Ce que j'ai de mieux, ma femme

Tel un fleuve troublé  
Ma vie s'écoule  
Là encore sous tes yeux  
Ainsi ta vue brouillée  
Me voit, hélas, à ma bonne fortune  
Or donc je fais eau de toute part  
Naviguant à vue

Barrant à l'urgence  
 Seulement que pour tes bras  
 J'ai encore le temps

Madame, merci pour ma femme  
 Aussi pour mes pousses, mes poussins  
 Chaudement couvés  
 Dans ta main  
 Ah! Que ne suis-je mes enfants  
 Ton poussin  
 Pour ne jamais être transis  
 De froid, de peur, d'effroi  
 Mais comblé par la joyeuse stupeur  
 De ces enfants même  
 Qui ne vinrent pas de ton sein

Éloigne d'un tendre baiser encore  
 La peine de cette coupe bue jusqu'à la lie  
 Et qui trop souvent noie ma foi  
 Tes yeux madame  
 Si beaux, si grands  
 Savent même pleurer ma détresse  
 Lors aujourd'hui mes ans ingrats  
 Et aussi ceux d'avant toi  
 Furent et fuguent  
 Je ne veux durer encore  
 Madame  
 Seulement pour que je t'aime encore

Tu me vêts  
 Ainsi qu'une douloureuse scarification  
 Sur cette peau tendue  
 Pour qu'on y posa tendrement  
 Délicatement ces choses  
 Le sacré  
 Des choses plus précieuses  
 Que des baisés muets  
 Une chose, mon regard énamouré

Vois-tu, madame  
 Non tu ne saurais voir  
 Les tourments que mes nuits de veille  
 T'épargnent  
 Le pleur et la prière que tu n'entends pas  
 Volés par ton sommeil  
 Et s'il me prête toujours son secours complice

Tu ne devrais voir  
 Que je pleure et je prie  
 Pour ne jamais te perdre

Voici madame  
 Pourquoi je suis tant détesté  
 Du Sanctuaire, du Saint des saints  
 J'ai soustrait, je le confesse  
 Un onyx échappé des mains de Dieu  
 Ceux qui me désobligent  
 A cause de toi  
 Égrènent en mon envers  
 Un chapelet d'imprécations  
 Ils ont la morale pour eux  
 Et la Loi contre moi  
 Pour Hadassa, la reine Esther  
 Que j'ai faite mienne

Que mes yeux jamais ne ferment  
 Sinon qu'emplis du caramel  
 De ta peau que nul pli n'insulte  
 Et ma bouche, ma langue  
 Savent en dire toutes les saveurs  
 Du caramel aussi  
 Du miel recueilli  
 Sur les monts que seul  
 Un fol aplomb me fit gravir  
 Quand je lisais sur ces précieuses reliques  
 Tes yeux  
 Ou bien crus-je sottement  
 Que tu raffolais que je fus si héroïque

A vrai dire, voici :  
 Merci madame  
 Dans la sombre émeraude de tes prunelles  
 Je peux dormir  
 Et m'éveiller et choisir  
 Souvent j'oscille entre ciel et terre  
 Entre la vie et la mort  
 Tu égrènes de tes doigts graciles un peu de sable du ciel  
 Ici sur ma terre  
 La vie avec toi  
 La mort...pour toi  
 Thank you Madam !

## LA NUIT SE COUCHE

Sur mon épaule la nuit s'affale, il est minuit  
 Le jour a rangé sa cape pourpre depuis midi  
 Sauvé des eaux troubles et des arcanes qui peuplent le jour  
 L'œil s'affaisse, dort et clôt les adieux à l'amour  
 Dehors un silence serein éteint les flutes et les cuivres  
 Je n'ose le baiser furtif qui sortira de l'ombre  
 Ma princesse chaque nuit captive et ivre  
 Autour de nous l'obscurité s'enroule voluptueuse et sombre  
 Des pensées virevoltent avant de sombrer dans l'oubli  
 Accrochés au vestiaire du temps et jusqu'au lendemain, peines et ennuis  
 Une complainte, ou est-ce une sérénade ?, s'envole  
 Il n'y a plus que la nuit couchée sur mon épaule

Un pacte signé avec l'obscur loin des lampions aveuglants  
 Oui j'ai négocié ma retraite aux antipodes du tumulte  
 Exilé sur un atoll éloigné, terre léchée par la houle du quotidien  
 La nuit : rempart d'opacité qui brime les nuisances autour  
 De celui qui ne veut savoir ce qu'il ne peut voir  
 Par peur si l'on veut, on n'est pas tous brave  
 Demain je sortirai de l'ombre, de l'oubli, de la nuit  
 Je signe pour ce soir seulement demain il fera jour

Il est minuit, sur mon épaule la nuit sombre, avachie  
 Les étoiles pleins ses yeux clos sur les doutes et l'anarchie  
 Dehors un contingent d'éclairs trouble le sommeil  
 Un orage s'annonce, s'invite pour garder les sens en éveil  
 Peine perdue : rien ne sortira la noire torpeur de ses derniers retranchements  
 La nuit me colle à la peau comme si nous étions amants  
 Elle est couchée depuis trop longtemps déjà, depuis presque minuit  
 Morphée a déployé ses ailes soporifiques sur dehors et le bruit  
 Ainsi se passe ma vie : veillant la nuit et dormant le jour  
 Sur mon épaule se lève le jour

## SERREZ-MOI LA MAIN

Serti à même ma peau, le seul diadème  
 Pour la lumière qu'il jette refuse l'écrin  
 Et mon doigt qui porte ce bijou accueille volontiers l'anathème  
 Pas seulement pour dire bonjour, toujours serrez-moi la main  
 Sans offense vous aurez touché à ma femme  
 Peu savent que de l'homme ainsi on atteint l'âme

Faut-il que je me vante comme si je n'avais pas reçu  
 Tels ceux qui croient s'être pourvus par leur seule puissance  
 Les biens même sont-ils vraiment à l'homme le dû  
 Sinon que la vanité seule parle là avec cette aisance  
 Acceptons au moins que pour sa femme il faille  
 Considérer que Dieu est Celui qui donne sans faille

Je vous tends la main serrez-là au moins  
 Non vraiment il n'est pas donné à tous  
 Pas même si l'on vient de très loin  
 Et qu'on a beau mentir à tous  
 Tel Ulysse revenant d'un beau voyage mais sans femme  
 Ce n'est pas toujours que l'on frôle une fabuleuse gemme

Que nul n'y voit un signe de paix  
 Je ne connais pas grand monde qui en fasse ses délices  
 Serrez-moi la main si cela vous plaît  
 Au lieu que de ne vous satisfaire que de ce vice  
 Le quotidien troublé d'une femme insensée  
 Voici un homme qui porte sur ses doigts la félicité  
 Même si je ne l'ai pas méritée, je le confesse  
 A Dieu seul je dois de porter telle ivresse  
 Touchez donc ma main et vous verrez  
 Esther ma sérénité que tant vous haïssez

## POUR QUE MA FEMME NE PLEURE PAS

Quand j'enserrais mon coup dans les nœuds de l'hyménée  
 Le meilleur seul je promettais alors, mais est-ce vanité  
 D'assurer cela à sa femme devant Dieu et les hommes ?  
 Or donc quelle femme s'attend au pire de son homme ?  
 « Oui, je le veux ! », promettait-elle aussi dans un sanglot  
 Avant de rire de joie la femme pleure une larme de trop  
 Avisant d'avance que le bonheur à venir est désormais son dû  
 Ce qu'on promet en public, c'est chose due

Lui cueillir la fine fleur de l'Orient et pour l'Occident  
 Les perles dont elle n'a point besoin pour qu'au vent  
 Elle jetât ce qui orne le cou et point le cœur  
 Pour ma femme je bats la semelle pendant des heures  
 Même devant la muraille du palais royal si elle veut une couronne  
 Avant qu'elle ne pleure je ravirai aussi le trône  
 Voilà que les potentats des Arabies s'épouvantent et rient jaune  
 Déjà on pèse l'or noir comme jadis des sesterces à Rome  
 Or donc pour tempérer la hardiesse de l'homme qui aime  
 Point ne suffit de délier bourse, ni or, ni gemmes  
 Que sa femme ne pleure pas seulement, avise-t-il l'ennemi  
 Je lèverai mon siège, je ne camperai plus face à lui

C'est déjà trop une seule larme de tristesse fuyant de ses yeux  
 Précieux vitraux, ses larmes, comme avant les cauris pour mes aïeux  
 Elles coulent dès ses digues brisées. Qu'aucun soleil ne les sèche  
 J'en voudrai alors à tous, tout le monde sera de mèche  
 Que personne ne cueille cet élixir avant que je ne le lèche  
 Le courroux de l'homme qui aime ignore s'il pêche  
 Quand il porte la guerre partout sur ses ennemis  
 Nul ne trouve grâce à ses yeux pas même ses amis  
 Vous voulez la paix ? Que ma femme ne pleure pas alors  
 Ainsi vous ne réveillerez pas le lion qui dort  
 Le fauve déchire qui trouble la quiétude de sa tanière  
 Faisons cela alors sans effusion de sang, reculez, arrière !

En public j'ai promis de lui offrir un monde meilleur  
 Quand je n'avais pas même un bouquet de fleurs  
 Mais il y a mieux à se marier qu'un pot de pétales  
 Un jardin peut-être, l'Eden d'Eve, mais sans le mal  
 La femme pleure son bonheur avant d'ouvrir le bal  
 Son Adam s'offre pour faire de sa vie un festival  
 Si elle ne doit pleurer que pour cela je tiendrai banquet souvent  
 Alors le commun et les princes lui offriront tous force présents  
 Pour que ma femme ne pleure pas j'honorerai son père  
 Je m'empresserai au devant des désirs de ses sœurs et frères

## PARFUMS

De cette nacre sourdre des effluves étranges  
 Voici des fragrances qui fuient des mains même des anges  
 Quand sur le métier céleste ils mélangent ce doux nectar  
 Dosé pour des rois. Mes lèvres ont profané par hasard  
 Le sublime. C'est ainsi que l'homme touche à la quintessence  
 Au divin, parfois seulement en humant de mystiques essences  
 Cependant que dans l'air courent déjà des humeurs  
 Qui obnubilent, qui ivrent aussi, odeurs et senteurs  
 Imprégnées de félicité entourent ce que Dieu a fait de mieux  
 Un dû à ceux seuls qui sont attachés aux Cieux  
 Or donc je ne suis point juste, je le confesse  
 Par grâce seulement j'ai eu part au banquet de ces altesses

Depuis, d'aucuns accomplissent parfois avec finesse  
 Tours de passe-passe, prodiges et même prouesses  
 Druides et alchimistes inventent des potions à l'abri des regards  
 On veut attirer à soi les bonnes grâces sinon que ces regards  
 Qui dorment sur mes imperfections on ne le sait que trop  
 Non, je ne suis peut-être pas juste mais point sot  
 Sur mon compte ils évoquent tour à tour le vrai et le faux  
 A me calomnier on n'hésite guère à faire le grand saut  
 Des exhalaisons putrides emprisonnent et cachent ce parfum  
 Mais voilà que dans l'air courent toujours des senteurs d'embrun  
 « *Cachez ce parfum que je ne saurai sentir* », me dit-on  
 Ils veulent que je rende aux rois ce divin don

Et je ne suis plus nulle part en odeur de sainteté  
 C'est là sans doute l'œuvre des païens et des athées  
 Le nez levé ces intrigants hument mes alentours  
 Afin que d'un effluve inconnu on me traina en cour  
 Des innocents ont été immolés sur le bucher pour beaucoup moins  
 Trahis par leurs amis qui festoyaient au loin  
 Chaque jour je prie que mes parfums ne soient distillés  
 Qu'à compte-goutte aux seuls initiés  
 Ces hommes de paix qui ne courent plus les rues  
 Ils se préservent de ceux qui font le mal toute honte bue  
 Moi je ne compte plus mes ennemis sur cette terre  
 Depuis que je respire le parfum qui exsude du corps d'Esther

## A Maïmouna Ngom, ténébreuse ébène

### ONYX

Des pépites pâlisent sous de vaines arabesques artistiques  
 Jaspes, saphirs, le tout profané pour complaire à l'esthétique  
 C'est la dictée des canons de beauté empiriques et ésotériques  
 Mais Maïmouna, ténébreuse gemme extirpée de la terre d'Afrique  
 Brille au loin en Amérique sans artifices et sans masque de cire  
 Là-bas dans les eaux noires comme elle les filles se mirent  
 Sur les rivages s'amoncellent les oripeaux des modèles empruntés  
 La femme noire s'aime noire et exhibe sa peau enfin vantée  
 Maïmouna, « Manny, tout ça c'est toi ! ». Je dois confesser  
 Qu'un autre avant moi fit jadis ce vibrant plaidoyer  
 Pierre noire, jamais plus je ne foule aux pieds une pierre  
 Si elle est noire c'est peut-être Manny qui se cache derrière  
 Jadis elle aimait qu'on l'appelât "Petit Bal"  
 Comme on susurre l'innocence que recherche tout mâle  
 Je m'attachai cette pierre au cou pour sombrer loin des égarements  
 De ces temps barbares qui trahissaient les serments  
 Faits dans le vertige des corps enduits de noir  
 Mais des cœurs aussi et qui ne s'épanchaient qu'au soir  
 Pierre brute qu'aucun ciseau n'avait encore entaillé  
 Maïmouna apprenait l'homme et moi la duplicité  
 Voguant sur des eaux tumultueuses, moi capitaine du noir drakkar  
 J'abordai les rivages d'une vierge ile, c'était Dakar  
 Dans ma main volage le trésor, l'onyx, la fille du Sénégal  
 Quel explorateur, quel aventurier gouta jamais à pareil régal ?  
 Même seulement d'avoir croisé ce sombre regard  
 Le guerrier revient piqué de son dard  
 Combien il est facile de passer à la démence  
 Effleurer ces lèvres noires et entrer pour longtemps en transes  
 Du Sénégal je n'ai pas connu la dernière danse  
 Il m'eut fallu une nuit nuptiale pour avoir cette chance

## VOIX

Sur une terre jamais vue mes souhaits sont déjà lus  
 On m'invite à des chants auparavant jamais entendus  
 On appelle à la bravoure des conscrits  
 Le son du cor qui me mène au combat  
 Cette voix surgie de la rocaille  
 Telle une vague déferlant sur le cœur meurtri  
 Qu'ai-je à la voir, je l'entends à la toucher  
 La voix se fait corps et galvanise ma vaillance  
 Dans le secret de mes nuits de guerre

Lorsque d'une main déjà transpercée  
 Je retiens l'épée, je la touche encore  
 Et l'ennemi sait que je me défendrai  
 Radja! Ce nom de princes pare ma vie  
 D'une reposante majesté, Esther qui le porte si haut  
 Si bien, pave ma vie de son incandescence  
 Mais j'ai peur qu'elle ne brûle encore  
 De ce feu qui ravage toutes les amours mal vécues  
 La voix de Radja couvre les chants des sirènes

Radja sur ma route, voie princière  
 Je sinue vers elle avide de félicité  
 Et quand enfin je la vois  
 Elle rit d'abord  
 Puis elle rit encore  
 Et Esther dit notre sort:  
 « Tu es le guide, je te suis! »  
 Cette voix qui surgit du tréfonds d'elle  
 Qui m'entraîne dans ses profondeurs  
 Je suis ennoblit!

Radja souffre mes peines, souffle sur mes plaies enflammées  
 D'une voix de pierre  
 Puis elle m'occupe, m'envahit  
 Elle s'installe en moi, chez elle  
 Comme elle parle, comme elle rit, d'une voix grave  
 Sans doute comme elle pleure,  
 Telle que je ne voudrais l'entendre pleurer

Un mot d'Esther pour ne plus être seul  
 De toute sa voix elle m'en fait la promesse  
 Je promets à l'ennemi que je me défendrai  
 L'arme à la main  
 Dans mes nuits ensanglantées

J'ai gardé la main sur le cœur  
Mon cœur pour Esther  
« Ceci est mon cœur Radja... »  
Dans l'obscur au relent de meurtre je me parle  
J'agonise, je te parle. Mais d'une seule voix

## IL FAUT QU'ON S'APPELLE

Il faut qu'on s'appelle  
 Tout doucement, tard, lors tout dort. Viens!  
 Viens je te dis. Viens sur la pointe de tes peurs d'antan  
 Prude enfant qui jadis ne se dévoilait qu'à la nuit  
 Mon cœur pétrit le bonheur que tu amoncelle pardessus toi  
 Elles appellent ma déraison, ces icônes immergées  
 Elles m'appellent bruyamment  
 Sur ton long corps elles peinent à s'enfouir  
 Chuuut! Viens Esther...  
 Mes pas aveugles sur toi,  
 A l'appel étourdissant de tes yeux  
 Pour toi mes mains se plaignent de n'être que deux  
 Ainsi meurent les nuits, les jours agonisent aussi,  
 Gonflés de fierté  
 Tu te dévoiles désormais au grand jour  
 Des jours heureux  
 Qui te voient. Comme moi

Tu m'appelles? J'égrène le chapelet de tes douceurs  
 J'invite l'ardeur des langues effilées à la bataille  
 Je convie amis et ennemis à la chamaille  
 Pour qu'après tu m'appelles par ce nom de nourisson  
 Que tu me dises ces mots vieux des milles atours  
 Que tu m'apaises  
 Et même si le temps ruisselle, sa hargne en bandoulière  
 Pour retrancher immuablement nos jours les uns après les autres  
 Il ajoute à nos délices, le temps assèche son cours  
 Sur les flancs de cette éternelle kermesse, toi

Appelle-moi sans vergogne  
 De toute tes langues salaces, et la sucrée, et la salée  
 Je promets de me livrer au fol abordage de tes rives  
 J'échouerais au creux de tes fortifications  
 L'arme à la main, haletant, mais brave  
 Je m'empare de la citadelle de ma reine de nuit et de jour

Halète mon nom, Esther  
 Je t'appellerai aussi  
 Je m'éveillerai à toi sur la capricieuse volupté de ta peau  
 Chaque matin je moque l'angoisse, devant la sentence de ta présence  
 Je ne t'ai pas rêvée  
 Je ne veux plus m'endormir  
 Que mes yeux ne se ferment plus sur toi  
 Jamais

Que de temps perdu à ne pas savoir que tu es là  
Hume mes effluves canailles  
Même au loin elles exhalent mon cœur qui brûle  
Mon corps qui hurle ma passion pour ma femme  
Esther, je t'appelle  
Il faut qu'on s'appelle  
Il faut qu'on se rappelle d'où l'on vient  
Te rappelles-tu?  
Nos serments, nos voix sans visages,  
Telle la gerbe au soldat inconnu  
La guerre  
Ton bras soutenant mon bras  
Pour que vivent nos enfants  
Cédons-leur le continu  
Soyons sereins  
Ils s'abreuvent, repus  
De cette passion dont nous sommes faits  
Ils sont confiés à l'Éternel  
Esther, tu m'appelles?  
Je dédaigne l'épée et le bouclier  
Je suis lourdement armé de la folle hardiesse de l'homme amoureux